PETIT-JEAN OU LA PLUME QUI REND FORT

M.-A.Méraville - Contes populaires de l'Auvergne - p 55

IL y avait une fois un petit garçon et sa mère qui étaient bien pauvres, bien pauvres. Quelquefois la misère rend méchant ; mais personne n'était méchant pour commencer. La mère et le fils quittèrent le pays pour tenter leur chance ailleurs; ils s'en allaient, chacun avec - son baluchon sur son dos, le long des raccourcis - et le long des routes. Enfin, au respect que je vous dois, l'enfant s'arrêta pour *faire ses besoins*, sous un arbre. C'était un bon petit, ce garçon, et on l'appelait Petit-Jean. Un oiseau chantait sur l'arbre, L'enfant fut bien heureux d'écouter l'oiseau, - et il lui dit :

- Petit oiseau qui chantes si bien, je serais content si tu voulais me donner une de tes plumes.

L'enfant n'était pas exigeant. Une jolie plume tomba de l'arbre, et Petit-Jean la plaça avec beaucoup de soin dans la poche de sa veste. Ensuite, il reprit son chemin avec son baluchon. C'était un long chemin, et il n'était pas sûr de trouver la chance au bout ; mais le paquet, sur les épaules de Petit-Jean, devint si léger, si léger qu'il n'en sentit pas le poids, et la marche lui parut facile.

Alors Petit-Jean dit à sa mère :

- Tu es fatiguée, tu as mal aux pieds, pauvre mère, veux-tu que je porte ton paquet avec le mien?

- Mais tu n'es pas assez fort, mon fils.

- Je t'assure, ma mère, que les deux paquets ne me pèseront point. Il me semble que je n'ai rien sur le dos.

Ils marchèrent, ils marchèrent, et la femme avait mal aux pieds de plus en plus.

- Tu ne peux pas marcher, pauvre mère; monte sur mon dos, je te porterai.

Petit-Jean chargea sa mère sur son dos et il avançait encore d'un bon pas. C'était à n'y rien comprendre. Il lui semblait porter un petit oiseau, une plume peut-être.

Mais Petit-Jean ne pouvait pas arrêter le soleil, et le moment vint où la nuit tomba. Pas de maison à droite ou à gauche, pas de maison devant eux. Petit-Jean monta sur un arbre et il vit au loin une lumière bleue et une lumière rouge. Alors la mère et le fils se dirigèrent vers la maison rouge. Les pauvres, ils choisirent mal : on peut toujours mal choisir.

Un homme bien méchant vivait dans la maison rouge, un mauvais homme qui prit la mère comme servante et qui aurait bien voulu se débarrasser de Petit-Jean. Et voyez ce que c'est que les contes : si le pauvre Petit-Jean avait trouvé la force en courant les routes, sa pauvre mère y avait perdu la raison. Il faut de tout monde pour faire un monde, mais tout de même, il vaudrait mieux que les méchants n'y soient pas ... Le mal que le mauvais homme voulait faire à Petit-Jean, le conte dit que la femme le voulait aussi. Elle fit semblant d'être malade et Petit-Jean était bien malheureux. L'homme dit qu'il fallait, pour guérir la mère, aller chercher la barbe du diable.

- La barbe du diable, soit, dit Petit-Jean.

Le courageux garçon s'en alla chez le forgeron du village et fit forger une canne de sept quintaux. Une canne de sept quintaux, ça ne se demande pas tous les jours. Trop, c'est trop, mais au jour d'aujourd'hui, où l'on rit des contes, on fait des choses pires que des cannes de sept quintaux. Le diable est peut-être derrière la porte qui écoute! C'est un monsieur que je ne laisse pas entrer chez moi. Bon. Le forgeron, - c'était un imprudent, cet homme, - le forgeron, lui, avait accepté de faire une partie de cartes avec le diable. A chaque coup, le forgeron perdait. Ce fut sa tête qu'il perdit! Il joua sa fille, le malheureux, et c'était justement ce

que voulait le diable. Le diable emmena la fille du forgeron. Petit-Jean emporta sa canne de sept quintaux.

Le lendemain, Petit-Jean arrive de bon matin chez le diable. Et pan-pan, à la porte de la diablerie, enfin de la maison du diable. Par la fenêtre, le diable avait vu venir Petit-Jean, et il se dit:

- Voilà un garçon bien hardi !

Le diable alla lui-même ouvrir la porte. Petit-Jean ne lui laissa pas le temps de se retourner. V'lan ! D'un bon coup de sa canne de sept quintaux, il avait cassé la jambe du diable... Appelle le médecin maintenant, méchant diable... Le diable ne put refuser à Petit-Jean la fille du forgeron, et, pour garder une jambe solide, il voulut bien donner sa barbe aussi. A Petit-Jean, la canne ne pesait pas plus qu'une paille.

Ils s'en allèrent tous les deux, Petit-Jean et la jeune fille, et la fille du forgeron qui avait bon cœur, dit en chemin à Petit-Jean:

- Que je te retrouve tordu, bossu ou aveugle, je te souhaiterai toujours pour mari.

Chaque chose en son temps, toujours, Petit-Jean devait rapporter la barbe du diable à sa mère et au mauvais homme, et ses peines n'étaient pas finies. La mère faisait toujours la malade. On envoya le pauvre Jean chercher la Pomme rouge dans un parc gardé par quatre lions. Elle avait une grande réputation, cette pomme rouge, elle ne pourrissait jamais et guérissait les maladies. S'il n'y en avait qu'une au monde, il fallait bien la garder. Il n'y avait aussi qu'une seule canne de sept quintaux, et, pour s'en servir, il fallait Petit-Jean. On a beau être lion, on craint le mal. Les trois premiers lions furent assommés, le quatrième donna la pomme à Petit-Jean.

Cette fois, cette fois, le mauvais homme se dit qu'il ne viendrait jamais à bout de Petit-Jean. En y bien réfléchissant, - cherche que chercheras, et ce n'est pas

toujours le bon monde qui calcule le mieux, - ce méchant homme se mit à penser que la force de Petit-Jean se tenait dans ses habits. Nous savons, nous, que Petit-Jean avait mis la plume dans sa poche, la plume du petit oiseau. Il ne devait pas changer de veste tous les jours, ou bien il changeait la plume aussi.

Le méchant homme et la mauvaise mère l'envoyèrent se baigner. La plume était restée avec les vêtements de Petit-Jean, et Petit-Jean n'avait plus que la force d'un garçon de son âge. Quand il revint à la maison, le mauvais homme le battit, à le laisser comme mort, puis il le jeta par la fenêtre. Bien beau encore que Petit-Jean n'eût jamais rien dit de la plume du petit oiseau !

La fille du forgeron, que Petit-Jean avait reprise au diable grâce à sa canne de sept quintaux, la brave jeune fille se trouva de passer par là. Elle passait avec plaisir aux alentours de la maison de Petit-Jean, mais pas plus qu'il ne faut pour bien faire, puisqu'en passant elle découvrit le pauvre garçon. Elle l'emmena chez son père et le cacha; elle le soigna et le guérit. Malgré toutes ses peines et grâce à la plume d'oiseau, et peut-être parce que le temps passait, Jean avait grandi, et il devenait un homme.

Les deux méchants le croyaient mort et vivaient dans la Maison rouge. Jean y revint en cachette, et il reprit ses habits avec sa plume et sa canne de sept quintaux. On dit qu'il tua le mauvais homme et la mauvaise mère. Tant pis pour eux. Il épousa la jeune fille sauvée du diable ; ils vécurent bien d'accord et bien heureux, et mon conte est fini.

Raconté par Mme Eugène Berthuit, de Saint-Flour, en 1949.

Mme Berthuit est née en 1871.

Conte type 590, Voir le commentaire de P. Delarue d'une version recueillie à Mayun (Contes de Haute-Bretagne, d'Ariane de Félice, éd. annotée, pp. 274-276).

Dans ce conte type, ce sont des bracelets, au lieu d'une plume qui donnent la force. Le conte auvergnat a, en outre, emprunté un élément au thème de *Jean de l'Ours* (type 301), notamment la canne de cinq quintaux, et un autre élément, la barbe du diable, au type 461 : *Les trois cheveux du diable*.

Analyse du thème et bibliographie dans les *Ammerkugen zu den Kinder - und Hausmärchen der Brüder Grimm* de Bolte et Polivka.